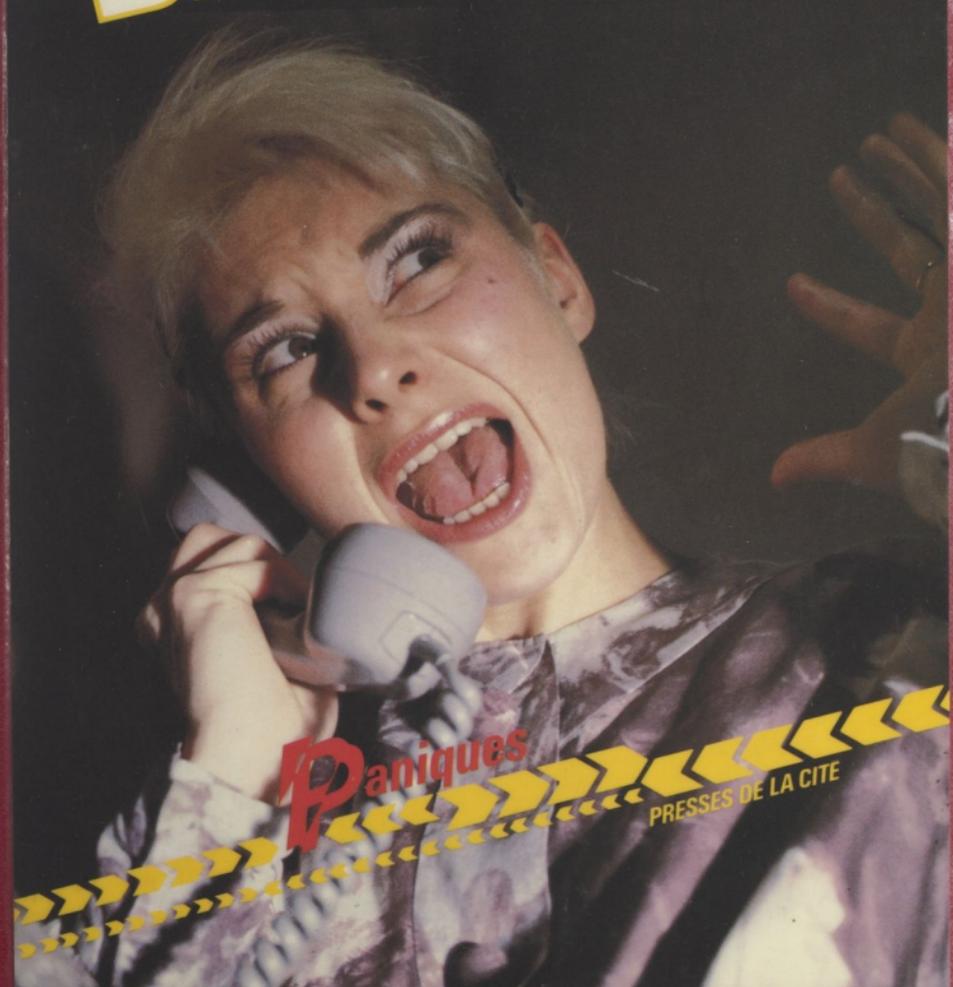


8Y²
99849
(12)

L'APPEL DE L'AU-DELA

BOB RANDALL



Paniques

PRESSES DE LA CITE

L'APPEL DE L'AU-DELA

270
10/87

8° 42
99879
(12)

Ouvrages déjà parus dans cette collection

- Iain Banks, **le Seigneur des guêpes.**
William Blankenship, **Mon ennemi mon frère.**
John Farris, **l'Intrus.**
Franck de Felitta, **le Jugement de la mer.**
William Mac Givern, **la Nuit de l'égorgeur.**
Kenneth Goddard, **Boutefeufu.**
Charles MacLean, **le Guetteur.**
Michaël Palmer, **les Infirmières de la mort.**
Lawrence Sanders, **Péchés mortels.**
John Saul, **le Projet Dieu.**
Paul Wilson, **le Donjon.**
Alan Ryan, **la Mort blanche.**
Jerry Sohl, **Sommeil de mort.**
David Wiltse, **le Baiser du Serpent.**

04540-2091-50-21-30

83

27.35

BOB | RANDALL

L'APPEL DE L'AU-DELA



ISSN 0757-5939

COLLECTION « PANIQUES »



PRESSES DE LA CITE
PARIS

DL-19-02-1985-04240

BOB RANDALL

Titre original :

THE CALLING

John Ford, *Le grand*
Frank de Paula, *Le grand*
William M. Coker, *Le grand*
Clement G. Clegg, *Le grand*
Clarence M. Lewis, *Le grand*
Michael E. Baker, *Le grand*
Lawrence Sanders, *Le grand*
John G. S. ...
Paul ...
John ...
Jerry ...
David ...



Publié avec l'accord de Simon and Schuster, New York.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1981 by Bob Randall

© Presses de la Cité 1985, pour la traduction française

ISBN : 2-258-01490-5

REMERCIEMENTS

L'auteur désire exprimer sa gratitude à Jeffrey B. Melnick pour ses généreux conseils et son enthousiasme.

REMERCIEMENTS
D'ALLIANCE
D'AMITIÉ

L'auteur désire exprimer sa gratitude à Jeffrey B. Meisick
pour ses généreux conseils et son enthousiasme.



Publié avec l'appui de Simon and Schuster, New York.

La loi du 11 mars 1907 (interdiction de l'importation de livres étrangers) et la loi du 17 juillet 1908 (interdiction de l'importation de livres étrangers) ont été abrogées par la loi du 19 juin 1964 (interdiction de l'importation de livres étrangers) et la loi du 19 juin 1964 (interdiction de l'importation de livres étrangers).

© 1961 by Dell Books
© France de la 1961 pour la traduction française
ISBN : 2-234-00490-1

Pour Mickie.

Four Miles

PROLOGUE

DES MOINES, IOWA, 24 juillet 1984. — Mrs Chazy Dowabily, résidant 1451 Burnes Road, a été portée disparue hier soir par son mari, Vincent, qui a affirmé aux autorités avoir vu sa femme pour la dernière fois quatre jours plus tôt. Elle était « nerveuse et perturbée » depuis plusieurs semaines, d'après leurs voisins. Sa mère, Mrs Joanna Roosevelt, habitant 12 Plimpton Place, n'était pas visible...

Daily Sun

Cedar Rapids, Iowa.

WEST HOLLYWOOD, Californie, 28 juillet 1984. — Des parents de Mrs Thomas Geyer, habitant North Flores Avenue, ont téléphoné à la police ce matin pour faire part de la disparition de la jeune femme, divorcée et mère de deux enfants. Des voisins les avaient alertés lorsque les enfants de Mrs Geyer, Stacey, 9 ans, et Joshua, 6 ans, avaient été aperçus dans le jardin de leur immeuble après onze heures du soir. Les enfants avaient apparemment été laissés à l'abandon depuis plusieurs jours...

Los Angeles Times

Los Angeles, Californie.

BANGOR, MAINE, 17 août 1984. — A toutes les personnes possédant des renseignements sur l'endroit où se trouve Helen Belasco, épouse de René Belasco, d'Orono, Maine, veuillez avoir l'obligeance de contacter les bureaux du *Daily Freeman*, poste 245. Mrs Belasco est âgée de trente-cinq ans, mesure un mètre soixante-dix, a les cheveux noirs, les yeux marron. Elle a été aperçue pour la dernière fois dans le voisinage de l'*Harbor Inn*...

Nouvelles personnelles
Daily Freeman
Bangor, Maine.

PRINEVILLE, OREGON, 27 août 1984. — Le bureau du shérif a envoyé un message à toutes les unités de police demandant l'arrestation de Mrs Gary Pratt, en fuite de son domicile de Wappinger Road depuis jeudi matin. Mrs Pratt avait été relâchée de la prison de Prineville après avoir bénéficié d'une libération sur parole, dans l'attente de son procès pour coups et blessures. La plaignante, sa belle-sœur, Miss Karin Banks, d'Estacada, a été récemment en mesure de quitter l'hôpital St-Vincent où elle recevait des soins pour blessures par arme blanche.

Portland Times
Portland, Oregon.

Des...
California, 28 juillet 1984. — Des
partir de Mrs Thomas Geyer, habitant North Flors Ave-
nue, ont répondu à la police ce matin pour faire part de
la disparition de la jeune femme. Divorcée et mère de deux
enfants. Les voisins les avaient vus lors que les enfants
de Mrs Geyer, Stacy, 9 ans, et Joshua, 6 ans, avaient été
aperçus dans le jardin de leur maisonle après onze heures
du soir. Les enfants avaient apparemment été laissés à
l'abandon depuis plusieurs jours...

Los Angeles Times
Los Angeles, California.

CHAPITRE PREMIER

Quelque chose n'allait pas.

Susan était dans sa petite cage en verre (le directeur appelait ça un bureau, mais le directeur appelait aussi les appartements des logements), et réfléchissait. La matinée s'était déroulée comme à l'habitude. Lou avait monologué sur ses affaires par-dessus le petit déjeuner, Andrea avait renversé tout ce qui lui tombait sous la main, et le chien, Sweet William, avait gémi avant de renoncer et d'uriner sur le sol de l'entrée. La routine habituelle.

Mais quelque chose n'allait pas.

— Tu veux aller faire du shopping chez Bloomingdale * pendant le déjeuner pour gaspiller des tas d'argent ?

C'était Tara, dont la jolie petite tête était apparue au-dessus de la vitre qui séparait leurs « cages » respectives.

— Euh... Moui !

— Bon ! On n'aura quand même pas perdu notre journée, alors ! fit Tara en s'enfonçant au-dessous du niveau de la vitre, son image s'estompant derrière le verre épais.

Susan se sentit tout de suite mieux ; Tara Karsian lui faisait cet effet-là. Elles travaillaient côte à côte (enfin,

* Bloomingdale : le plus chic des grands magasins new-yorkais (N.d.T.).

autant que le verre le permettait) depuis sept mois, depuis que Susan avait annoncé à Lou (« annoncé » ne convenait pas ; « gémi » comme Sweet William était plus juste) qu'attendre qu'Andrea rentre de l'école n'était pas ce que ses parents avaient eu en tête en l'envoyant dans une université huppée, et qu'elle voulait reprendre un travail. Lou lui avait donné son « autorisation » (encore un mot inadéquat. « Bénédiction » ? Non. « Autorisation » devrait convenir). Et ainsi elle était là, en cage, à illustrer une série de magazines féminins de neuf heures environ à plutôt moins que dix-sept heures chaque jour. Quinze heures trente était un mauvais moment à passer : c'était l'heure où Andrea était accueillie par Mrs Diamond en lieu et place de sa mère. Susan se demanda si les esclaves noirs aussi s'étaient sentis coupables lorsqu'on les avait libérés de leurs chaînes.

Le travail du jour était une aquarelle représentant une quiche, qui était censée à la fois impressionner les invités et agir comme aphrodisiaque sur votre propre mari. Elle mélangea les couleurs nécessaires pour obtenir le vert des épinards au four.

— Tu es sûre que Mary Cassatt a commencé comme ça ? demanda-t-elle à la silhouette frétilante de Tara.

— Tais-toi et peins, fut la réponse.

Cet emploi n'était pas vraiment ce qu'elle aurait voulu (aujourd'hui elle peignait une quiche, demain ce serait un ragoût), mais Tara était une compensation suffisante. Elle avait quelques années de moins que Susan, âgée d'à peine plus de trente ans, et, merveille des merveilles, elle n'était l'épouse de personne, ni la mère de personne. Même si on lui avait appuyé un pistolet sur la tempe, Tara aurait été incapable de proférer une parole sensée sur l'apprentissage de la propreté chez les jeunes enfants ou sur les écoles maternelles. En plus, un comble ! elle avait l'audace d'habiter Greenwich Village plutôt que dans un quartier résidentiel plus « bourgeois ». Un don du ciel !

L'herbe est toujours plus verte, pensa Susan, et, jetant

un œil à son pinceau, elle décida que le vert qu'elle avait obtenu aurait mieux convenu à de l'herbe qu'à des épinards.

Elles avalèrent un morceau au *Hamburger Céleste*, temps que Tara utilisa pour abreuver Susan (en sachant très bien qu'elle l'embarrassait) de ses exploits sexuels de la veille, principalement axés sur un homme qui n'avait, incroyable mais vrai, que vingt-deux ans.

— Mon Dieu ! rit Susan.

— Un corps doux comme la soie, ajouta Tara. Un esprit comme de la rayonne.

— Et tu as l'intention de le revoir ?

— Impossible de l'éviter. Il compte habiter chez moi tant que ses parents ne lui auront pas envoyé son argent du mois.

Elles riaient toujours de bon cœur au déjeuner. Le visage rond d'Arménienne de Tara retombait en avant, le menton reposant sur la poitrine, les cheveux noirs frémissant, tandis qu'elle essayait de dissimuler son fou rire à l'assistance, le visage de Susan, plus fin et anguleux, rejeté en arrière, ses cheveux de miel se balançant derrière elle, la tête relevée vers le plafond dans un grand éclat de rire.

Les déjeuners avec Tara étaient une des meilleures choses de son existence et elle lui en était reconnaissante.

Elles mirent Bloomingdale à sac, dépensant trop, comme toujours, se poussant l'une l'autre à acheter, approuvant, désapprouvant, suggérant, chuchotant derrière le dos des vendeuses, grisées par leur camaraderie.

Et puis cela frappa Susan.

Quelque chose n'allait pas.

Elles étaient dans l'ascenseur, de retour vers le bureau, lorsque Tara s'en aperçut.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'en sais rien, répondit Susan. C'est seulement une sensation que j'ai que quelque chose ne va pas.

— Tes règles, c'est pour quand ? demanda Tara, bien trop fort au goût de Susan.

— Ecoute, fit Susan, se penchant vers Tara, et elle chuchota : Quand nous serons à notre étage, je me retournerai et je dirai à tout le monde que j'ai eu mes règles la semaine dernière.

— La semaine dernière ? C'est extra ! rugit Tara, et Susan la pinça.

La sensation persista.

Ils dînaient, un dîner habituel, avec Sweet William couché sous la chaise d'Andrea pour attraper les inévitables retombées, et Lou parlant sans arrêt, la bouche pleine.

— ... je lui ai dit que s'il baissait son prix de cinq cents dollars, je la prendrai pour août. Ça te plairait, Cocotte ? (il essuya un peu de purée de la joue d'Andrea.) Tu aimerais habiter tout près de l'Océan ?

— J'veux aller en colo !

— Quand tu auras dix ans.

— Mer..., commença Andrea, mais elle se reprit au dernier moment.

Lou jeta un coup d'œil à Susan et réalisa qu'elle n'avait pas ouvert la bouche depuis un bon moment. Dans une famille où tout le monde parlait sans écouter, c'était un indice révélateur.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Dans l'ennui.

— Tu es prête à donner ta démission ?

— Tu es prêt à te taire, toi ?

— Oh, Maman !

— Comment va ta mère ?

— Mon boulot va bien, ma mère va bien, tout va bien, Votre Honneur. (Avoir un avocat pour mari avait des moments irritants, mais celui-ci n'en était évidemment pas un, et elle s'excusa.) Pardon. Je suis juste un peu irritable aujourd'hui.

— Je peux faire quelque chose ?

Elle le regarda, son visage, encore jeune et beau, encore attirant, et elle se demanda pourquoi elle se sentait ainsi. Ce n'était pas son habituelle rancœur contre sa trop petite part du rêve américain ; cette sensation-ci était pire. Comme l'avertissement d'un danger lointain.

— Tu peux faire marcher la machine à laver la vaisselle.

— C'est fait.

— Et tu peux donner son bain à Andrea.

— C'est fait.

— Et tu peux arrêter d'être si gentil avec moi alors que je suis si pénible avec toi.

— C'est fait aussi, fit-il en lui donnant par jeu un coup de poing dans le bras.

— Tu m'as fait mal ! dit-elle, renfrognée.

Ce fut pire plus tard dans la nuit.

Ils avaient fait l'amour et ça avait été bon, mais Lou avait roulé sur le côté et s'était endormi, juste quand elle se préparait à lui parler de sa prémonition, ou de sa crainte, ou Dieu sait quoi. Elle le maudissait en pensée quand Sweet William, qui avait toujours été capable de sentir son désarroi, vint lui appuyer son énorme museau sur le bras. Elle se tourna vers lui et tapota le lit, l'autorisant à y monter aussi. Il le fit, pas aussi gracieusement qu'il en aurait été capable un an auparavant, et elle berça le vieux chien. Il gémit, l'unique son dont il était capable, et elle lui embrassa le front, puis essuya ses yeux sales. Ça faisait quatorze ans qu'elle aimait Sweet William, avant Lou, avant Andrea, avant qu'elle n'ait grandi pour devenir ce qu'elle était aujourd'hui. Elle l'avait acheté en déménageant dans son premier appartement ; il faisait partie de sa liberté, de son identité. Et maintenant il était vieux. Elle l'embrassa à nouveau et, tout à coup bouleversée, décida de s'habiller et de l'emmenner dehors, pendant qu'elle en avait encore le courage.

Il était presque une heure du matin et l'avenue était quasiment déserte. Sweet William s'agitait au bout de sa laisse, tout excité par cette faveur imprévue. Ils tournèrent le coin et se mirent en marche vers Riverside Drive, dans l'obscurité de la Soixante-Dix-Septième Rue. Elle n'avait jamais aimé cette rue, qui lui déplaisait encore davantage la nuit. C'était une rue bordée d'immeubles de pierre grise, autrefois prospères, puis transformés en pensions de familles lépreuses, reconvertis en appartements loués en majeure partie à de jeunes homosexuels. Mais c'était plus l'aspect des immeubles que leurs occupants qui déplaisait à Susan. Ils ressemblaient, dans le noir, à des vieillards, de gigantesques vieillards, qui la regardèrent sans bouger, réfléchissant et chuchotant entre eux à son sujet. C'était, si une telle chose pouvait exister, une rue *hostile*.

Au coin de Riverside Drive, Sweet William trouva une bouche d'incendie et Susan de la compagnie. Un jeune couple remontait nonchalamment l'avenue, dans les bras l'un de l'autre, sexualité ouvertement affichée aux regards d'yeux indiscrets. Susan, elle, les regardait. Elle les regardait s'éloigner et se demanda : depuis combien de temps ne suis-je plus comme eux ? Depuis combien de temps n'y a-t-il eu plus rien d'autre que le corps de Lou ?

Elle ressentit une certaine souffrance fugitive, celle de ne plus être jeune, et puis, quand Sweet William eut terminé, ils repartirent vers West End Avenue.

Une sonnerie retentit.

C'était un téléphone public, plus haut sur la colline, presque au coin. Sonnant dans la rue déserte. Le bruit était étrange, comme si on avait mis un appartement à l'envers, le propulsant à l'extérieur plutôt qu'à l'intérieur de l'immeuble où il aurait dû se trouver. Il y avait quelque chose de personnel dans cette sonnerie. Quelque chose qui ne collait pas dans cette rue hostile et déserte au milieu de la nuit.

— Mon Dieu, que je suis stupide ! fit Susan à Sweet William, qui remua la queue pour manifester son accord.

Mais en passant devant le téléphone, qui sonnait tou-

jours, Susan frissonna et hâta le pas en direction de leur immeuble.

Plus tard, au lit, elle se demanda pourquoi elle n'avait pas décroché le téléphone.

Mais elle était contente de ne pas l'avoir fait.

CHAPITRE 2

Les signes commencèrent plusieurs semaines plus tard.

Susan avait oublié ses sensations de malaise et retrouvé son attitude chaleureuse et gaie habituelle. Rien ne s'était produit ; et rien ne se produirait certainement. Elle et Tara, illustrant des histoires gothiques modernes (les femmes peuvent donc vraiment lire n'importe quoi ?), avaient prévu de profiter de leur heure de déjeuner pour prendre un taxi jusqu'à Greenwich Village, pour se rendre à l'appartement de Tara, où un papier peint tout neuf suppliait qu'on vienne l'admirer. Mais c'était un autre taxi qui troublait Susan. Son illustration, une jeune femme en situation typique de détresse qui sortait d'un taxi devant un manoir gothique typiquement lugubre, ne lui venait pas. La femme et la maison ne présentaient pas de problème, mais Susan s'était acharnée sur ce taxi toute la matinée. Dans une version, elle l'avait dessiné genre années trente, doté d'un marchepied. Dans une autre, ça ressemblait plus à une Volkswagen allongée qu'à un taxi. Elle maudit en pensée toutes les années d'école qu'elle avait gaspillées à être typiquement féminine et à dessiner jeunes filles et vêtements, dans la marge de ses cahiers, tandis que les garçons, plus raisonnables, crayonnaient autos et avions. En fin de

compte, désespérée, elle se décida pour une sorte de dérivé vaguement 1950 d'une Edsel et la coloria en jaune. Ça avait l'air ridicule, mais ses lectrices, sans nul doute aussi féminines qu'elle, ne remarqueraient rien du tout.

— A vos marques, prêts, partez ! lança Tara par-dessus la vitre, attrapant déjà son sac à main, prête à filer.

Elles déboulèrent dans la rue, noyées dans une armée de jeunes employées de bureau du centre ville ayant une seule idée en tête : trouver un taxi par n'importe quel moyen ! Elles n'étaient pas à la hauteur des hommes qui se faufilaient partout et allaient attraper les taxis en quittant le trottoir, ni des femmes de chez Brendel qui avaient l'habitude de faire ce qu'elles voulaient. Elles finirent par marcher jusqu'au Warwick pour y faire la queue, comme de vraies dames, et furent enfin récompensées par l'arrivée d'un vieux tas de ferraille jaune dont le compteur cliquetait frénétiquement.

— ... et la couleur du fond est une espèce de marron, continuait Tara au sujet de sa nouvelle acquisition, mais pas au point de te donner envie de vomir ; et les fleurs, ce sont des œillets et des marguerites beige et corail. Si ça ne te plaît pas, tu feras comme si, parce que ça m'a coûté une fortune...

Mais Susan avait cessé d'écouter. Elle étudiait la nuque du chauffeur de taxi, éprouvant une nostalgie croissante. Mais envers qui ?

— ... j'ai trouvé un tissu chez Schumacher qui est de la même couleur et je pensais noyer mon divan sous de gros coussins, si ça ne faisait pas trop précieux...

Brian Coleman, réalisa Susan. Pour quelque raison inexplicable, la nuque du chauffeur lui rappelait Brian Coleman. Son ami, son meilleur ami, à l'école primaire. Mais bien sûr il était impossible que ce soit Brian. Brian était parti en colonie de vacances un été, avait contracté une méningite cérébro-spinale et en était mort. C'était la première personne que Susan connaissait qui était morte. D'autres avaient suivi : son père, un cousin, un voisin âgé — mais

ils n'avaient pas provoqué le même choc initial que Brian.
— ... Alors qu'est-ce que tu en dis ? fit Tara, reprenant enfin sa respiration.

— De quoi ?

— De faire sauter le Coliseum.

— Pardon, j'étais ailleurs.

— Tu ne m'apprends rien !

Et Susan, avec son courage habituel, se lança dans un long monologue au sujet de rideaux et d'oreillers qui dura jusqu'à l'arrivée du taxi devant l'immeuble de briques rouges de Tara. Et là, presque par accident, ses yeux tombèrent sur la photo du chauffeur (pourquoi ont-ils toujours l'air d'évadés d'Alcatraz ?) et sur son nom.

Brian Coleman.

Elle le relut deux fois avant de sentir l'adrénaline la fouetter.

— Excusez-moi, dit-elle. Votre nom est bien Brian Coleman ?

— Ouais, dit-il, faisant volte-face.

C'était le visage d'un étranger. Elle ne l'avait jamais vu auparavant.

— Etiez-vous à l'école publique 6 ?

— Non.

— Je m'appelle Susan Reed... Goodman... Susan Goodman, bégaya-t-elle, le souffle coupé. Nous sommes-nous déjà rencontrés ?

Le taxi leva un sourcil perplexe vers elle et se retourna.

— Non.

Se sentant incroyablement stupide, Susan insista pour régler la course, laissa un pourboire bien trop élevé pour atténuer sa gêne, et suivit Tara en haut des marches de son immeuble.

— Bon Dieu, Susan, il n'était même pas joli garçon, fit Tara avec un clin d'œil.

La seconde fois, ce fut quelques jours après.

C'était dimanche, un superbe dimanche de début de printemps, et Lou s'était finalement laissé persuader d'emmener Andrea pour la journée, laissant Susan seule pour l'après-midi. Elle passa la première heure devant les mots croisés du *Times*, s'avouant finalement vaincue et partant consulter le dictionnaire, qui lui vint bien peu en aide. Puis, décidant que sa valeur n'était pas directement proportionnelle au nombre de petites cases qu'elle pouvait remplir, elle rejeta le journal et chercha de quelle façon passer au mieux le restant de l'après-midi.

Qu'aurait-elle fait par un beau dimanche, des années avant ? Au temps où elle n'était pas encombrée par Lou, Andrea, les Responsabilités, les Devoirs, les Espoirs.

Le Musée Frick, bien entendu.

Elle choisit à dessein ses vêtements les plus anciens, ceux qu'elle portait déjà quand elle était célibataire.

Elle décida de traverser le parc à pied pour augmenter le ravissement que lui causait cette journée.

Ravissement n'était pas vraiment le bon terme. Extase convenait mieux. Le parc était rempli de gens joyeux et Susan se sentit comme si elle n'avait peut-être pas vingt ans, mais sûrement pas trente-sept, trente-huit, trente-neuf, ou quarante.

Elle se promena au milieu des gens heureux, choisissant un chemin qui serpentait le long du lac, près des terrains de jeu, qui seraient assurément bondés de fanatiques de football et de baseball, des gens qui, comme elle, aimaient cette ville. Elle ressentit une vive camaraderie envers eux tous et leur souhaita le plus grand bien.

Et puis, comme elle arrivait au bout du lac, le bruissement des feuilles tombées durant l'hiver attira son attention et un écureuil, plus Walt Disney que nature, apparut. Elle regretta d'avoir été si égoïste dans sa joie qu'elle en avait oublié d'apporter quelques gâteries pour les écureuils.

— Désolée, petit, dit-elle, continuant sa route.

Et l'écureuil la suivit, lui tournant autour, s'arrêtant devant elle pour quémander.

— Accepterais-tu une reconnaissance de dette ? dit Susan, charmée par le petit animal.

Il hocha la tête.

Et la suivit.

Elle était presque sortie du parc, devant le Metropolitan Museum et sa foule de visiteurs, quand elle le vit de nouveau : restant en arrière, tristement, lui sembla-t-il, effrayé par les passants et la circulation.

Elle lui fit au revoir de la main et se sentit idiote mais merveilleusement bien.

Puis elle déambula le long de la Cinquième Avenue, admirant les gens, à l'exception des adolescents aux radios tonitruantes, se demandant ce que pouvait être le loyer des appartements dans les splendides buildings de l'autre côté de la rue, remarquant les chaussures des femmes les plus chic, les jeans portés par à peu près tout le monde, la profusion de moustaches sur les jeunes hommes extraordinairement sexy. Lou aurait-il fière allure avec une moustache ? Va-t'en, Lou, pensa-t-elle. C'est *mon* après-midi. Fais pousser ta moustache sur ton temps à toi.

Et puis elle aperçut l'écureuil. Du moins, elle supposa que c'était le même. Il courait le long du mur de pierre, juste à côté d'elle.

En la regardant.

Elle s'arrêta. Il s'arrêta.

Elle se remit en marche. Il gambada à sa suite.

— Une telle loyauté mérite récompense, dit Susan tout haut, et cela aussi l'amusa.

Elle regarda alentour et aperçut un vendeur de confiseries à moins de la moitié d'un pâté de maisons de là. Tout en s'en approchant, son écureuil, car à présent elle sentait qu'il s'agissait de *son* écureuil, hésita, s'assit tout droit sur le mur, et attendit.

Elle lui acheta un bretzel, sans sel, de peur qu'il donne soif à Hobeau (c'était son nom, Hobeau), et vint près de lui.

Dans la grande tradition des écrivains américains d'horreur les plus brillants du moment, tels Stephen King et Graham Masterton, Bob Randall nous entraîne dans une dimension d'angoisse sans nom.

L'Appel de l'au-delà, c'est celui que reçoit un jour Susan Reed, jeune artiste new-yorkaise et mère de famille sans histoires. Rien dans sa vie tranquille, bien ordonnée, ne la prédispose à être choisie par la chose mystérieuse qui commence à l'accabler de coups de téléphone. Une simple sonnerie marque le début de son calvaire : ensuite, autour d'elle, tout va se dérégler, son existence bascule dans l'horreur la plus totale. Le téléphone sonne pour Susan, partout, sans relâche. Nulle part elle n'est à l'abri de ce vide, de ce néant terrifiant qu'elle entend à l'autre bout du fil.

Comment Susan va-t-elle réussir à persuader son entourage de la vérité de ce cauchemar indicible ? La panique l'envahit au fur et à mesure qu'elle découvre que personne ne la croit. Face à ce mur d'incompréhension, elle se réfugie dans ses souvenirs, cherche des appuis hors de la réalité. Mais peut-être est-ce déjà trop tard... Car autour de Susan, les gens se mettent à mourir dans des circonstances atroces. La puissance ténébreuse qui contrôle ces appels a décidé de porter le coup de grâce à la jeune femme ! Quelle sera l'issue de cette lutte fatale et sans rémission ?

Bon père de famille, Bob Randall aime autant ses deux enfants qu'il adore faire peur à ses lecteurs. Auteur du best-seller *The Fan* (à paraître aux Presses de la Cité dans la même collection), qui devint un film avec Lauren Bacall, il signe ici un nouveau thriller macabre digne des maîtres de l'épouvante modernes. Sa peinture de la chute d'un être humain vers le fond des abîmes de la peur est saisissante. Bob Randall est également auteur de deux pièces de théâtre, *The Magic Show* et *6 Rms Rim Vu*, et le créateur d'une série pour la télévision américaine. Avec *L'Appel de l'au-delà*, il signe une œuvre forte dans la lignée de *Rosemary's Baby*, un roman que l'on ne peut reposer sans regarder autour de soi avec une certaine méfiance...

Vous aimez le suspense, l'étrange, le surnaturel ?

Vous êtes à l'affût de livres « qu'on ne peut plus lâcher » ?

Regroupant exclusivement les œuvres de maîtres du genre, la collection PANIQUES est faite pour vous. Mais attention aux nuits blanches !



9 782258 014909

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00658469 4

Collection « Paniques ».

ISBN 2-258-01490-5

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

